

L'ÉPHÉMÈRE

musée espagnol

du « roi des Français »

PAR BRUNO FOUCART

La collection de Louis-Philippe, acquise grâce au zèle du baron Taylor, rendue au roi déchu par une République trop vertueuse, a joué un rôle majeur dans l'histoire de l'art. Le commissaire de la récente exposition que la Fondation Taylor a consacrée à son inspirateur retrace cette prodigieuse aventure.

L'histoire de la galerie espagnole de Louis-Philippe, ouverte au Louvre le 7 janvier 1838, commence comme un conte de fées, elle se conclut, après à peine dix années, par une impitoyable dispersion à l'étranger. Voulu et permis par deux personnalités d'exception – un monarque très éclairé et un génial amateur-organisateur de l'époque romantique –, cette fameuse galerie cristallise tout ce que l'histoire du goût et des musées porte de nostalgies, de regrets, d'occasions manquées, de leçons et d'encouragements aussi. Comment imaginer un Louvre enrichi d'au moins 450 tableaux ibériques – même si quelques italiens s'y glissaient incognito – du XV^e au XVIII^e siècle? Les chiffres peuvent aujourd'hui nous laisser pantois: 81 Zurbarán, 39 Murillo, 28 Ribera, 23 Cano, 19 Velázquez, sans compter des Morales, Herrera, Ribalta, Coello, Cajés et autres noms plus rares! Fallait-il que la II^e République, trop honnête, trop juridiquement vertueuse, laisse repartir en 1850, l'année même de la mort du roi, tant de trésors

– qui seront vendus trois ans plus tard (du 6 au 21 mai 1853) à Londres, chez Christie's?

La collection assemblée par Taylor avait été installée au Louvre (au premier étage de la Colonnade) sans être pour autant du Louvre, comme une paradoxale enclave. On reste surpris que la restitution des tableaux, opérée en 1850, se soit effectuée dans l'indifférence générale, sans que les autorités concernées tentent jamais de négocier au moins quelques pièces majeures de ce prodigieux ensemble. Pour la petite histoire, un seul tableau devait échapper sur le moment à ce sidérant naufrage, la *Déploration du Christ* de Jaume Huguet, peintre catalan du XV^e siècle, tout simplement oubliée dans les réserves! Il faut rendre hommage à l'extraordinaire personnalité de Taylor. La réussite, si cruellement éphémère, de sa galerie constituée en dix-huit mois, de 1835 à 1837, au milieu des pires difficultés propres à une Espagne particulièrement instable et troublée (guerre civile carliste, *desamortización* des biens d'églises et de couvents), doit tout à

ce génial «missionnaire» de l'art espagnol, homme-protée auquel, rappelons-le, la France devait l'obélisque de Louxor négocié par lui en Égypte sous Charles X, ce commissaire royal auprès du Théâtre-Français lorsque Louis-Philippe l'envoie en Espagne, «actif, cordial, désintéressé», note Paul Guinard. Taylor, «militaire et peintre, dramaturge et voyageur, homme du monde, brillant causeur», avait déjà parcouru l'Espagne sous l'uniforme français lors de l'expédition militaire de 1823. Âme de cette nouvelle encyclopédie que sont les *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, il avait le goût large et intelligent, s'intéressant à Goya autant qu'à Zurbarán et jusqu'au Greco.

L'histoire sous la légende

Il fallut en vérité attendre 1981 pour que paraisse un premier catalogue critique de cette galerie restée mythique, bilan assorti d'une recherche systématique des tableaux localisables (environ deux cents) et dûment soumis aux examens et appréciations de



Dominikos Theotokópoulos, dit El Greco
(1541-1614)

Le Christ en croix adoré par deux donateurs
248 x 180 cm.
Coll. musée du Louvre.

Ce Greco est le seul chef-d'œuvre de la collection espagnole de Louis-Philippe à être revenu au Louvre.

l'histoire de l'art. Une tâche immense et victorieuse due à une étudiante espagnole, Cristina Marinas, assistée de la conservatrice du Louvre alors en charge de la peinture espagnole, la regrettée Jeannine Baticle, ainsi que de Claudie Resson à qui l'on doit, avec Véronique Gérard-Powell, cet autre monument qu'est le catalogue raisonné des peintures espagnoles du Louvre paru en 2002. Les chiffres vertigineux donnés à l'époque méritent évidemment d'être soupesés et éprouvés. Sous Louis-Philippe déjà, on susurra qu'il y avait certes dans cette galerie le nombre mais pas toujours la qualité. De telles critiques étaient-elles bien justifiées?

Ne relevaient-elles pas surtout de l'hostilité politique? Et peut-on reprocher à Taylor d'avoir négligé la nature morte tant prisée et redécouverte aujourd'hui? Même si beaucoup d'œuvres n'ont pu être retrouvées (le catalogue publié en 1838 était succinct et non illustré), même si de futures identifications sont à prévoir, l'enquête montre que les musées étrangers ont su profiter de cette incroyable manne, de Bucarest, avec les achats de la maison royale de Roumanie, à Dresde, New York, Glasgow, Londres, Poznań, Los Angeles, Budapest, Dublin, Sarasota, Mexico... Si le Louvre ne détient

en définitive que deux tableaux sur les quatre cent cinquante de l'arrivage Taylor (le Huguet déjà mentionné et le souverain Greco acquis en 1908), les musées français auront tout de même pu recueillir une bonne dizaine de peintures dont les quatre inestimables Zurbarán de Grenoble et les deux inoubliables Goya de Lille. L'honneur est sauf! D'autant que les Amis du Louvre – toujours là quand il le faut! – ont offert un nouvel Huguet en 1967, les deux Herrera Carvallo en 1963 et tout dernièrement un rarissime primitif, le Valencien Gonçal Peris (lire p. 72), montrant à quel point cette collection espagnole est vivante. ■